

# Brigitte Hatat

## Mère et fille

Il convient de remarquer l'importance accordée au père dans l'œuvre freudienne. En effet, la mère est essentiellement appréhendée par Freud – du moins jusqu'en 1925 – à partir de l'Œdipe, où elle représente l'objet d'un interdit. En articulant la mère à la loi fondamentale – celle de l'interdit de l'inceste –, Freud la dégage de toute référence au biologique et met l'accent moins sur le lien qui unit la mère et l'enfant que sur ce qui peut permettre son dénouement. Mais l'Œdipe, rappelons-le, est d'abord au masculin, c'est-à-dire envisagé du point de vue du garçon.

Il est donc important de noter que c'est justement à partir du moment où Freud se penche sur l'Œdipe côté fille qu'il va devoir non seulement repenser ses thèses sur l'Œdipe, mais aussi s'interroger sur le lien primaire à la mère. C'est d'ailleurs dans les textes sur la féminité, en 1931 et 1932 – c'est-à-dire tardivement –, que la relation précœdipienne à la mère acquiert une importance telle qu'il en arrive, comme malgré lui, à remettre en question la thèse de l'Œdipe comme noyau des névroses.

Comment se fait-il alors que cette première relation à la mère soit restée aussi longtemps masquée, et pourquoi est-ce par l'abord de la féminité, et plus particulièrement dans la relation mère-fille, qu'elle peut se dévoiler ?

En 1931, Freud lui-même nous donne un premier élément de réponse qui n'est pas sans questionner la position de l'analyste dans la cure. En effet, il se montre surpris par la découverte de ce premier lien à la mère, dont il n'avait soupçonné ni l'importance, ni la durée, ni les conséquences. Il constate alors que cette période lui était apparue d'un accès difficile en raison de la place qu'il occupait pour ses patientes. En soutenant dans le transfert le lien au père, Freud empêchait ce premier lien à la mère d'émerger.

Mais que se passe-t-il donc du côté de la petite fille pour que Freud en arrive à questionner, en deçà de l'Œdipe, l'incidence de la mère ? Je ne reprendrai pas ici les élaborations freudiennes sur l'Œdipe, celles que j'ai précisé être vues sous l'angle du garçon. Elles restent la conception la plus pure du schéma œdipien, à tel point que Freud, même s'il soupçonne une différence, en a longtemps appliqué le modèle à la fille <sup>1</sup>. Je m'appuierai, pour décrire le déplacement qui s'opère de la mère œdipienne à la relation précœdipienne à la mère, sur trois textes essentiels de Freud : « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), « Sur la sexualité féminine » (1931), et « La féminité » (1932).

Freud part du constat qu'il n'y a pas, au niveau de l'inconscient, inscription de la différence anatomique des sexes mais seulement de ses conséquences, à savoir le complexe de castration. Ce qui veut dire – et cela est essentiel – que le sexe ne s'inscrit dans l'inconscient qu'à partir de son incidence négative, à savoir qu'il peut manquer. C'est l'absence de pénis chez la fille qui le présente côté garçon, mais révèle du même coup qu'il peut manquer. À l'organe se substitue le phallus, c'est-à-dire le signifiant du manque. Ce constat n'a pas les mêmes conséquences côté fille et côté garçon : à celui-ci échoit l'angoisse de castration, la peur de perdre ce qu'il a, à celle-là revient l'envie du pénis, l'envie de ce qu'elle n'a pas. Cet accent mis par Freud sur le complexe de castration et sur ses conséquences – menace de castration et envie du pénis – lui permet d'introduire une dissymétrie dans l'Œdipe côté fille et côté garçon : si le complexe de castration vient conclure l'Œdipe du garçon, il l'inaugure chez la fille. Tandis que le petit garçon renonce à la mère sous l'influence de la menace de castration, l'envie du pénis oriente la fille vers le père. Primaire chez le garçon, le complexe d'Œdipe est donc second chez la fille, et par là même dévoile rétroactivement ce qui lui est antérieur, soit la relation précœdipienne à la mère, relation qui reste inaperçue chez le garçon.

1. « Lorsque nous avons étudié les premières configurations psychiques que prend la vie sexuelle chez l'enfant, nous avons toujours pris pour objet l'enfant de sexe masculin, le petit garçon. Nous pensions qu'il doit en aller de même pour les petites filles, quoique, d'une certaine manière, différemment. On ne pouvait alors clairement constater où se révèle cette différence au cours du développement » (S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » [1925], dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, p. 124).

Mais Freud s'interroge : si pour la fille comme pour le garçon le lien à la mère est premier, comment se fait-il que la petite fille s'en détache pour se tourner vers le père ? Pour elle, en effet, pas de menace qui vaille puisqu'elle n'a rien à perdre. Peut-on dire d'ailleurs qu'il y a menace puisque le discours commun se montre plus tolérant envers et donc plus complice de l'attachement de la fille à sa mère que pour le garçon, cet attachement étant chez lui moins conforme aux idéaux virils ? La mère semble ainsi ne valoir comme objet interdit que pour le garçon.

En effet, nous dit Freud, c'est non pas une menace qui détourne la fille de sa mère mais une déception. La relation au père s'instaure à partir d'un double constat : non seulement la mère ne lui a pas donné l'organe, mais surtout elle ne l'a pas. C'est pourquoi la fille va le chercher là où elle l'a repéré – à condition que la mère n'y fasse pas trop obstacle –, c'est-à-dire chez le père. Elle attendra de lui qu'il le lui donne, puis qu'il lui donne un équivalent sous forme de l'enfant, avant de l'attendre d'un autre homme dans le choix objectif définitif. Cela donne le modèle de ce qu'est pour Freud le devenir femme, qui se confond, on le voit, avec le devenir mère. L'envie du pénis, c'est-à-dire le complexe de masculinité, serait donc le canal qu'emprunte la libido pour accéder à la féminité : « Ne conviendrait-il pas, dit d'ailleurs Freud, de considérer ce désir du pénis comme spécifiquement féminin ? »

Pourtant, quelque chose résiste à cet horizon « maternel » du devenir femme. Ici « commence à se trahir, dit Serge André, l'impasse du raisonnement freudien qui ne peut rendre compte du destin féminin qu'à partir de l'envie du pénis »<sup>3</sup>. Il faudra attendre Lacan pour dégager la position féminine de cette impasse, Freud préférant quant à lui s'en remettre aux poètes et aux promesses de la science.

Plusieurs choses toutefois doivent retenir notre attention. D'abord le constat fait par Freud de la fragilité du lien au père qui ne fait pas réellement disparaître chez la fille la fixation à la mère pré-œdipienne, celle-ci pouvant resurgir ou être reportée sur le partenaire, *via* le père. Ensuite le caractère hostile, voire franchement

2. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, 1932, Paris, Gallimard, coll. « Idées », p. 169.

3. S. André, *Que veut une femme ?*, Paris, Points essais, 1985, p. 185.

haineux, que prend cette relation, même s'il est soigneusement sur-compensé. Enfin l'alternance répétée chez une femme de périodes où prédomine tantôt la virilité, tantôt la féminité, cette vacillation de l'identification sexuée faisant dire à Freud que pour les hommes « l'énigme » de la féminité relèverait peut-être de cette bisexualité dans la vie féminine. Les formules de la sexuation, telles que Lacan les propose en 1972, donneront à cette énigme ses fondements logiques.

Pour tenter d'avancer dans cette question du lien entre mère et fille, je laisserai de côté ce qui n'est pas spécifique à cette relation – et vaut donc pour l'enfant en général – mais aussi ce qui relèverait d'une relation pathologique et donc du cas par cas.

Nous avons vu que c'est une déception qui détourne la fille de sa mère. Le manque de pénis, nous dit Freud, est vécu par elle comme un préjugé dont elle tient sa mère pour responsable. Même dans les relations jusqu'ici les plus sereines, il est rare de ne pas voir émerger des attitudes de rejet et d'hostilité à l'égard de la mère. Mais ces attitudes peuvent témoigner d'une tentative de l'enfant pour décoller son désir du lieu où il est primitivement assujéti, à savoir ce premier Autre que représente la mère.

C'est pourquoi l'envie du pénis ne peut rendre compte à elle seule du destin de cette relation à la mère, puisque cette envie – envie dont l'objet se trouve ailleurs que dans la mère – devrait favoriser ce détachement. Comment se fait-il alors qu'une part de son désir reste fixé à la mère, comme suspendu dans une attente de quelque chose qui ne vient pas ? Pour Freud, c'est encore une déception, mais cette fois causée par le père, qui rabat la fille vers la mère : lui non plus ne lui donnera pas ce qu'elle désire. Mais il nous dit par ailleurs que ce qu'elle attend, elle le recevra plus tard de son partenaire, sous forme de l'enfant. On voit donc comment la thèse de l'envie du pénis est structurée en impasse, vouant la fille à une éternelle déception ou à la maternité. Cela n'est pas faux, bien sûr, mais ce n'est pas suffisant.

En effet, le pénis n'est pas le phallus. De ne pas avoir l'organe n'empêche ni la petite fille ni la femme de s'inscrire dans le registre du semblant phallique, que ce soit au titre de l'avoir ou de l'être. On peut même dire qu'à faire l'homme, une femme s'y emploie aussi

bien qu'un homme. L'époque moderne en témoigne. Mais le phallus, s'il est le signifiant de l'homme, échoue à dire ce qu'est la femme. Quand bien même elle se prête à la compétition phallique avec succès, une femme n'en tirera au mieux qu'une assurance, celle de pouvoir faire comme un homme. Le cas de Joan Rivière sur la mascarade féminine <sup>4</sup> illustre bien le désarroi qui s'empare d'une femme chaque fois qu'un succès est remporté sur la scène phallique. N'en pouvant mais pour sa féminité, dont il est moins facile de répondre.

Car l'identification sexuée d'une femme est fragile, se situant entre un manque et une pure absence : manque par rapport au phallus, puisque c'est à partir de son manque qu'on la dit femme, mais aussi absence de ce qui pourrait l'identifier comme femme au-delà du phallus, puisqu'il n'y a pas dans l'Autre le signifiant de *La* femme. L'envie du pénis viendrait donc recouvrir et même parer à une béance plus radicale. Disons que, si la petite fille s'entête à vouloir le pénis, c'est bien faute d'autre chose. Cette autre chose pourtant, c'est ça qu'elle traque, d'abord chez sa mère puis chez les autres femmes, quand l'envie du pénis ne vient pas la masquer. C'est d'ailleurs là que Freud se méprend pour le cas Dora : à lui indiquer, et par un forçage dont lui-même fera les frais, que l'objet de son désir est M. K., Freud se trompe. Car ce n'est pas M. K. qui intéresse Dora, mais M<sup>me</sup> K. à qui s'adresse sa question muette : qu'est-ce qu'une femme ?

Ce qu'une fille reproche à sa mère n'est peut-être pas tant de ne pas l'avoir faite garçon que de ne pas l'avoir faite tout à fait femme. Autrement dit, de ne pas pouvoir lui dire ce qu'est être une femme. Le rapport de la mère non seulement à la castration mais aussi à la féminité prend ici toute son importance. En effet, c'est d'abord par les mères, et ce qu'elles le veuillent ou non, que se transmet aux garçons – mais aussi aux filles – le mépris, voire la haine, des femmes. Remarquons que les cultures les plus franchement misogynes sont aussi celles où l'instance de la mère, en tant qu'elle est *toute* mère, s'avère la plus socialement inscrite. Ainsi le phallogocentrisme va-t-il souvent de pair avec le pouvoir de *La* mère, pouvoir qui fait alliance avec les hommes, contre les femmes. Disons plutôt

4. J. Rivière, « La féminité en tant que mascarade » (1929), *La Psychanalyse*, vol. VII, Paris, PUF ; ou dans *Féminité, mascarade*, études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon, Paris, Seuil, 1994, p. 197-213.

que ce pouvoir vise à brider ce qui, dans la féminité, est perçu comme dangereux.

À ce niveau, quelque chose se transmettrait de mère en fille, quelque chose d'un impossible à dire, qui ne peut être médiatisé par le père, au-delà de l'appoint phallique qu'il peut fournir. Faute du signifiant qui pourrait l'identifier, une part de la jouissance féminine resterait fixée à la mère dans l'attente de l'impossible métaphore qui en révélerait l'essence. Ici s'éclairerait la gêne qu'ont certaines femmes à se dire femme, pouvant seulement dire : « Je suis une fille. »

Mais, pour n'être pas symbolisable, cette part de jouissance n'est pas sans effet, justifiant peut-être le terme de ravage que Lacan emploie pour qualifier la relation mère-fille. Remarquons qu'il utilise le même terme pour dire ce qu'un homme peut être pour une femme. Disons qu'en cherchant, à son insu souvent, l'homme qui la libérerait de sa mère, une femme risque fort de trouver... une autre mère.

Cette jouissance supplémentaire donne aussi sans doute à la fascination qu'exercent certaines femmes sur d'autres femmes, ainsi qu'à la jalousie féminine – comme le montre Serge André <sup>5</sup>, mais en ne l'attribuant qu'à l'envie du pénis –, leur tonalité passionnelle et ravageante : non pas tant qu'une autre femme soit l'objet du désir, mais qu'elle ait ce « petit quelque chose » qui rende ce désir énigmatique. Si l'on peut dire d'un homme qu'il déshabille une femme, on pourrait dire d'une femme qu'elle « décortique » une autre femme. Qu'on le sache ou non, elle ne s'arrêtera pas aux simulacres phalliques dont une femme peut se parer, plutôt la mettrait-elle littéralement en pièces pour tenter de saisir l'insaisissable, l'irreprésentable. Car si elle peut trouver dans le corps d'une autre ce dont son partenaire pourrait se satisfaire, elle en reste quant à sa jouissance – sa jouissance féminine – insatisfaite. Au-delà des semblants et de l'objet, ce que vise cette jouissance n'est peut-être qu'un acte.

Dans *Le Petit Arpent du bon Dieu* <sup>6</sup>, Will le tisserand avait entendu la phrase de Ty Ty parlant de Griselda. Une phrase étrange qui le touchait mais qu'il ne comprenait pas. Dans la filature en grève, tandis que les autres hommes, là-bas, trouent la terre à la recherche d'un insondable trésor, Will se souvient de cette phrase. Il

5. S. André, *Que veut une femme ?*, op. cit., p. 184.

6. E. Caldwell, *Le Petit Arpent du bon Dieu*, Paris, Folio.

s'en souvient et dès lors il sait ce qu'il fera, rien ne pourra l'en empêcher. Demain, il recommencera peut-être à filer et à tisser, mais ce soir, face aux autres hommes et aux autres femmes, il s'approchera de Griselda et la regardera comme Dieu, dit-il, entend qu'on la regarde. Un à un, il ôtera les vêtements qui la recouvrent. L'étoffe dont ils sont faits, il la connaît, lui le tisserand. Puis il déchirera les vêtements de Griselda, il les déchirera en morceaux si petits que personne ne pourra plus savoir ce que c'était, que jamais plus ils ne pourront être cousus ensemble. Quand ce sera fini, il n'en restera plus que de la bourre, comme celle qui vole sur les machines. Après, seulement après, il saura ce que Ty Ty avait voulu dire.

Cet « émiettage », pour une femme, n'est pas le dévoilement qui la ferait phallus, pas plus qu'il n'est l'emprise qui la ferait objet. Plutôt vient-il figurer l'acte de séparation – et non d'aliénation – qui présente ce qui, d'une femme, ne sera jamais possédé, jamais atteint : ni étoffe ni lambeaux, mais seulement ce « quelque chose qui nous manque. D'abord nous émeut. Puis nous émiette <sup>7</sup>. » Freud ne disait-il pas que la seule contribution des femmes à la culture résidait dans l'art du tissage ?

7. J. Joyce, *Finnegans Wake*, fragments adaptés par André Du Bouchet, Paris, Gallimard, p. 52